

LA
SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleuras, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et C^{ie}, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Paris, six mois, 6 francs; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr. un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Dentue, montée sur une licorne couleur de feu, menait en laisse deux tigres. (Page 200, col. 1.)

Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : La princesse Luisante (suite); Une scène de l'hiver. — RÉCITS HISTORIQUES : Opius; Barbe-rousse, Barbe grise. — VARIÉTÉS : Une aventure en Calabre; Pierre Corbel, anecdote; Morale de l'enfance (suite); Trois oiseaux; La colère; Démonax.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LA PRINCESSE LUISANTE.

VII. Le mur et la rivière.

Osmin avait achevé son récit; le jour commençait à paraître, et Osmin ayant pris le chapeau lumineux pour en soulager Leïla (qui ne l'avait point quitté durant l'obscurité), ils ne furent plus éclairés que du faible éclat de l'aurore naissante; sa fraîcheur ranimait les fleurs; et les larmes précieuses qu'elle répandait, arrosant l'herbe des prairies, abattaient la poussière sur les grands chemins.

Mais, dans le temps que la belle avant-courrière du jour ouvrait les portes de l'Orient aux chevaux du soleil, la jument Sonnante se mit à hennir. Fleur-d'Épine en tressaillit, et, tremblant dans tout son corps :

« Ah! dit-elle, nous sommes perdus; la sorcière nous suit. »

Osmin regarda derrière lui et vit la terrible Dentue, montée sur une licorne couleur de feu, qui menait en laisse deux tigres dont le plus petit était bien plus haut que Sonnante.

Osmin tâcha de rassurer Leïla, en lui disant que la jument allait si vite, qu'ils auraient bientôt perdu de vue la sorcière et son équipage; et là-dessus il voulut pousser à toute bride : mais Sonnante demeura tout court. Ce fut en vain qu'Osmin lui appuya les talons et qu'il l'incita de toutes les manières, elle était immobile.

Leïla s'évanouissait, voyant la sorcière à cent pas d'eux; Osmin avait beau lui protester que tant qu'il aurait une goutte de sang dans les veines, elle ne tomberait ni entre ses mains, ni entre les griffes de ses tigres, tout cela ne pouvait la ranimer.

Dentue approchait toujours, et Osmin, ne sachant plus quel moyen employer pour faire avancer la jument, s'avisait d'essayer les voies de la douceur, et la caressant :

« Quoi! ma bonne Sonnante, lui dit-il, voudrais-tu livrer ta belle maîtresse à cette vilaine sorcière qui la poursuit? N'as-tu donc commencé de si bonne grâce que pour nous trahir à la fin? »

Mais il avait beau la piquer d'honneur par ces paroles, elle ne s'en ébranla pas, et la sorcière n'était plus qu'à vingt pas de lui quand Sonnante remua trois fois l'oreille gauche; Osmin y mit vite le doigt, et, y ayant trouvé une petite pierre, il la jeta par-dessus son épaule gauche.

Aussitôt s'éleva de terre une muraille entre la sorcière et lui. Cette muraille avait soixante pieds de haut; elle était si longue, qu'on n'en voyait ni le commencement ni la fin.

Leïla respira. Osmin remercia le ciel, et Sonnante partit comme un éclair.

Ils avaient déjà perdu de vue la nouvelle muraille, lorsque Sonnante s'arrêta une seconde fois tout court au milieu de sa course. Osmin tourna la tête et vit l'éternelle Dentue qui les poursuivait de nouveau.

« Quoi! s'écria-t-il, n'y a-t-il donc aucune muraille qui soit à l'épreuve de sa licorne, de ses tigres, de sa longue dent et de son épouvantable griffe? »

Pendant ces réflexions, toutes les frayeurs de Leïla la reprirent. La jument, plus rétive encore que la première fois, semblait clouée à la terre. Osmin, ne perdant pas courage, se mit à haranguer Sonnante d'une manière plus touchante qu'il n'avait fait auparavant.

« Hélas! lui disait-il, bonne Sonnante, je vois bien que la sorcière a jeté sur vous quelque sort, et que, lorsqu'elle peut vous voir, vous ne sauriez plus remuer. Si cela n'était, ayant le cœur aussi bien fait que vous l'avez, je gage que vous aimeriez mieux mourir que de ne pas sauver votre jeune maîtresse, la belle Leïla; mais comme je vois, par votre tristesse, que vous n'avez plus de secours à nous offrir, je vous demande une grâce, qui est de sauver Leïla. Dès que j'aurai mis pied à terre, je m'en vais au-devant de la sorcière et des tigres : peut-être que la fortune secondera mon courage. Fuyez de toute votre force avec Leïla, tandis que Dentue tiendra les yeux sur moi; adieu, bonne Sonnante, sauvez Leïla; ne l'abandonnez pas, je vous conjure. »

Il allait mettre pied à terre en achevant, mais Leïla lui serra les mains pour le retenir.

Pour la bonne Sonnante, elle fut si attendrie, qu'elle se mit à pleurer comme une folle; elle sanglotait à fendre les rochers les plus durs, et des larmes plus grosses que le pouce coulaient de ses yeux jusqu'à terre. Pendant qu'elle se livrait à cette douleur inutile, la sorcière approchait. Ce fut alors que Sonnante remua six fois l'oreille droite.

Osmin n'y trouva qu'une goutte d'eau qui pendait au bout de son doigt; il jeta cette goutte d'eau par-dessus son épaule droite. La goutte d'eau ne fut pas plus tôt à terre, que ce fut un fleuve qui devint bientôt si large, qu'on l'eût pris pour un bras de mer; ses eaux étaient plus rapides que celles d'un torrent, et s'étendirent du côté par où Dentue les avait poursuivies; mais ce fut avec tant d'impétuosité, qu'elle, sa licorne et ses tigres pensèrent s'y noyer.

Ce fut un plaisir pour Leïla et Osmin de voir comme l'eau poursuivait Dentue à mesure qu'elle pressait sa licorne pour la fuir.

VIII. Le retour.

Les voilà donc une seconde fois délivrés des horreurs de la maudite Dentue. Osmin espérait que ce serait la dernière alarme qu'elle leur donnerait. La bonne Sonnante semblait prendre part à la tranquillité qui succédait à toutes les inquiétudes qu'ils venaient d'avoir, et elle courait avec une légèreté inconcevable. Osmin, voyant qu'elle allait toujours, s'avisait de l'arrêter au bout de quelque temps pour l'informer de son dessein, ne sachant pas si la route qu'elle tenait les conduirait où il voulait aller; c'est pourquoi, lui ayant remis la bride sur le cou :

« Sonnante, lui dit-il, je sais bien qu'on ne peut s'égarer avec vous; nous voulons aller au pays de Cachemire; il est tout environné de montagnes et de précipices d'un côté, et c'est celui qui est auprès de la demeure de Serène; menez-nous-y par ce côté. »

Il rendit la bride à Sonnante, qui tourna tout d'un coup sur la droite et se mit à galoper comme ce qu'il y a de plus léger et de plus vite sur la terre. Ils arrivèrent.

rent en moins d'une demi-heure au pied d'une montagne qui paraissait inaccessible, si quelque chose pouvait l'être à la légèreté de Sonnante.

Osmin connut que c'était une de ces montagnes dont l'enceinte couvre les limites de l'heureux pays de Cachemire. Sonnante y grimpa comme si elle eût marché en rase campagne, et ne fatigua pas plus ceux qu'elle portait que quand elle courait dans la plaine. Dès qu'ils furent au sommet, l'air leur parut embaumé de tous les parfums d'Arabie; et, de quelque côté que leur vue s'étendit, un parterre continu semblait s'offrir à leurs yeux, avec tous les agréments d'une variété délicieuse.

« Belle Leïla, dit Osmin, il doit vous tarder d'être rendue à votre mère, la grande et bonne magicienne Serène, que vous ne connaissez pas et à qui vous avez été enlevée dès l'âge le plus tendre; c'est donc chez elle que nous devons aller. Je mettrai à ses pieds tous les trésors qu'elle a demandés, et que j'ai heureusement enlevés à la sorcière; et j'oserai lui demander ensuite la récompense de ce que j'ai fait pour lui obéir. »

Ils descendirent dans ces plaines fertiles et riantes, qui leur offraient de nouveaux charmes à mesure qu'ils en approchaient.

Ils se trouvèrent au bas de la montagne dans le temps que le soleil était encore dans toute son ardeur.

Quoique l'allure de Sonnante fût si aisée qu'on n'en pouvait être fatigué, les alarmes et les frayeurs que Leïla avait eues, pendant une nuit où elle n'avait pas fermé l'œil, l'avaient fort abattue. Osmin s'en aperçut et mit pied à terre au bord d'un ruisseau que deux rangs d'orangers ombrageaient de chaque côté. Leïla n'y fut pas plus tôt assise qu'elle s'endormit, quoiqu'elle eût pu faire pour s'en empêcher.

Osmin ôta la bride à Sonnante; mais comme il ne voulait pas qu'elle s'éloignât trop, et qu'il lui voulait pourtant laisser la liberté de paître où bon lui semblerait, il déboucha toutes les sonnettes pour l'entendre en quelqu'endroit qu'elle pût aller. Dès qu'elle sentit que les sonnettes n'étaient plus bouchées, au lieu de s'amuser à paître, elle faisait des mouvements si gracieux et si mesurés, que rien n'égalait l'harmonie qu'elle faisait entendre autour d'elle.

Osmin n'avait garde de s'endormir; mais il crut qu'après avoir bien dormi, Leïla pourrait avoir besoin de manger. De quelque côté qu'on tournât les yeux dans ce beau pays, on ne voyait que trop de quoi fournir le plus beau dessert du monde; chaque arbre et chaque buisson en offrait de reste; mais il n'y avait pas moyen de commencer par le fruit quand on avait bien faim. Il s'en alla trouver Sonnante, dont la musique continuait toujours, quoiqu'il ne la vit plus. Il ne savait pas trop bien ce qu'il allait faire; mais il se mit en tête qu'une créature qui leur avait été d'un si grand secours, ne pouvait manquer de ressources pour tous leurs besoins. Il la trouva, comme on peint Orphée, environnée de toutes sortes de bêtes et d'oiseaux, que la douceur de son harmonie avait rassemblés autour d'elle; Osmin profita de l'occasion; il abattit le plus aisément du monde une gélinotte, deux perdrix rouges et un faisán, qui étaient un peu trop attentifs à la musique. Osmin se mit à les accommoder pour le souper de Leïla, car, quoique Pinson fût prince, Osmin était cuisinier quand il voulait, et des meilleurs: il ne faut pas demander s'il fit de son mieux dans cette occasion.

Dès qu'il fut de retour, Leïla s'éveilla, et à son ré-

veil elle fut servie. Il lui conta comment le hasard lui avait fourni de quoi lui faire ce petit repas. Elle eut pitié des pauvres oiseaux que l'amour de la musique avait trahis; mais elle ne laissait pas d'en manger tout en les plaignant.

Ils se remirent en chemin dès que la nuit fut venue, dans l'espérance d'arriver chez l'illustre Serène à la pointe du jour.

L'harmonie de Sonnante surprit et charma tout ce qui se trouva sur leur passage. Dans les bois qu'ils traversaient, les oiseaux, trompés par l'éclat du chapeau, croyaient saluer le jour naissant lorsqu'ils répondaient au son agréable des sonnettes d'or.

Les coqs des villages croyaient de même chanter pour l'aube du jour, et réveillaient les pauvres laboureurs qui venaient de s'endormir.

Mais Osmin n'avait qu'à ôter le chapeau de-dessus la tête de Leïla, la nuit revenait, et les bonnes gens se rendormaient.

Le véritable jour vint enfin, et Osmin promettait à Leïla qu'elle saluerait bientôt son illustre mère: mais il ne put tenir sa promesse. Comme il avait été déjà deux fois chez la magicienne, il crut qu'il y parviendrait facilement la troisième. Mais ce fut en vain qu'ils s'obstinèrent deux jours entiers à la chercher; il savait bien qu'il avait cent fois passé tout auprès; il ne pouvait comprendre pourquoi Serène lui devenait plus inaccessible cette fois que les autres, puisqu'il lui ramenait une fille qu'elle devait aimer tendrement, et qu'il lui apportait les trésors qu'elle avait demandés.

Leïla tremblait d'être dans la disgrâce d'une mère qu'elle n'avait jamais vue, et qui semblait refuser de la voir. Ils ne se rebutèrent pas, et, le troisième jour, ils allaient recommencer leur recherche partout aux environs, sans s'aviser, comme Osmin avait fait auparavant, de dire à Sonnante de les mettre chez la magicienne, car elle était douée du pouvoir d'arriver partout où on lui disait d'aller, sans qu'aucun enchantement pût l'en empêcher. Osmin ne savait pourtant pas cela; mais, s'il avait été inspiré quand il lui dit de le mener à Cachemire, il ne le fut pas tandis qu'il cherchait inutilement la demeure de Serène.

Ce fut pendant ce temps-là que certain politique de campagne, qui se mêlait d'entretenir des correspondances à la cour, y manda l'arrivée d'Osmin dans le pays; sur quoi le sultan lui ayant dépêché courrier sur courrier, avec ordre de se rendre incessamment à la cour, il fallut obéir, malgré les répugnances de Leïla, et les pressentiments secrets qui les menaçaient de quel que malheur.

IX. La Moresque.

Ils arrivèrent enfin, et furent reçus comme en triomphe; tout retentissait d'acclamations, et ces acclamations élevaient la gloire d'Osmin jusqu'aux cieux. On ne douta point qu'un homme qui venait d'achever si glorieusement une entreprise commencée pour le bien public et pour le service de la princesse n'apportât le remède à tous leurs maux, et il en était temps. Le bon sultan, depuis son départ, s'étant amusé trop longtemps un jour auprès de sa fille, avait laissé tomber ses lunettes, et en avait à peu près perdu la vue. Le vizir, de tous les ministres le plus loyal, en était mort d'affliction. Voilà bien du changement à la cour; mais ce n'était pas tout: il était arrivé par malheur, depuis

pen, une certaine dame more qui avait gagné entière-

ment la faveur de la princesse ; la princesse lui abandonnait la direction de ses affaires, car quant à elle, elle ne s'occupait que d'un perroquet que la Moresque lui avait donné, et dont elle raffolait ; et, chose étrange, quand on tenait cet oiseau, on pouvait regarder la princesse impunément ; elle voulait bien le laisser tenir par les personnes qu'il lui plaisait de favoriser, mais très-rarement.

Le conseil fut assemblé aussitôt après l'arrivée d'Osmin, et le sultan embrassa avec effusion celui qu'il ne pouvait plus voir. Les uns proposèrent de lui élever des statues, d'autres opinèrent pour qu'on lui décernât les honneurs du triomphe. Le sultan consentait à tout pour honorer tant de mérite ; mais Osmin, s'en défendant avec modestie :

« Ah ! sire, s'écriait-il, quels soins vous occupent aussi bien que votre sage conseil ! Dans une conjoncture comme celle-ci, ce que j'ai fait pour vous et pour l'État ne demande point de pareilles ré-

cette nuit chez la Moresque, n'osant pas la loger dans son palais, où la princesse aurait voulu la voir.



Il la trouva environnée de toutes sortes de bêtes et d'oiseaux.
(Page 291, col. 1.)



Ces eaux étaient plus rapides que celles d'un torrent. (Page 290, col. 2.)

« Car, dit-il à Osmin, vous voyez, par mon exemple, qu'il ne fait pas bon auprès de Luisante. » Osmin conduisit Léila chez la Moresque qui l'accueillit avec de grandes démonstrations d'amitié. La

pauvre Léila ne savait pas en quelles mains elle était tombée. Osmin alla loger au palais et passa une partie de la nuit à préparer son départ pour le jour suivant.

Mais quand il alla chercher Léila le lendemain pour l'emmener, il fut tout étonné du changement qui s'était opéré en elle; elle sentait des douleurs effroyables; elle était trop malade pour se mettre en route. Osmin, accablé d'inquiétude, ne songeait plus à partir.

Le conseil du sultan fut terriblement alarmé à cette nouvelle. La Moresque enfin, qui avait fait le mal, s'avisait de le faire cesser afin qu'Osmin partît. Les douleurs de Léila la quittèrent tout d'un coup comme elles l'avaient prise; mais il lui en resta tant de faiblesse et d'abattement, qu'elle conjura Osmin de céder aux importunités de toute la cour et de partir sans elle. Il consentit à sa demande, quoiqu'à regret.

Mais ce fut en vain que Léila se flatta de se remettre après son départ. Elle tomba, malgré qu'elle en eût,



La Moresque l'accueillit. (Page 292, col. 2.)

dans une langueur qui la faisait dépérir à vue d'œil. Elle maigrit affreusement; les belles couleurs de son visage furent converties en une triste pâleur, à laquelle on vit succéder un jaune mêlé de vert qui la rendait méconnaissable à ses propres yeux; elle était comme changée en squelette.

Cependant, au palais, on n'osait plus approcher de la princesse, car on ne la pouvait regarder sans être muni de son perroquet : mais elle en était devenue si folle, qu'elle ne voulait plus que personne le tint. On disait des merveilles de la beauté de cet oiseau, peu de chose de son esprit, car il ne parlait guère; quand cela lui arrivait, il répondait tout de travers, mais il avait de la grâce dans l'action et de la politesse dans les manières. H.

(La fin au prochain numéro.)

UNE SCÈNE DE L'HIVER.

Pendant une belle matinée de janvier, un jeune cul-



Ils furent reçus comme en triomphe. (Page 291, col. 2.)

tivateur était assis dans sa chaumière; la flamme pétillante d'un bois sec répandait au dedans une agréable

chaleur, tandis que l'hiver ensevelissait sous une épaisse couche de neige le chaume dont elle était couverte. Le

jeune berger, d'un air satisfait, jetait ses regards du côté d'une fenêtre étroite et les promenait sur la contrée, ravagée par les aquilons. Il disait :

« O hiver ! malgré tes rigueurs, que tu as encore de charmes ! Quelle clarté riante le soleil répand à travers les brouillards légers sur ces collines blanches par les frimas ! Que cette neige est éclatante ! Quels magnifiques tableaux présentent ici les noires souches et les branches tortueuses et chauves de ces arbres épars sur ce tapis éblouissant ! Là, cette cabane grisâtre, dont le toit est couvert de neige ; ailleurs, ces haies d'épines, dont la couleur brune coupe la blancheur uniforme de la plaine.

« Les grains qui germent dans nos campagnes commencent à percer la neige. Que ce vert naissant s'entremêle également avec le blanc qui couvre la terre ! Quel brillant spectacle forment ces buissons voisins ! La rosée, arrondie en perles, étincelle sur leurs rameaux déliés et sur les filaments légers qui voltigent alentour au gré du vent. Les troupeaux reposent paisiblement dans leurs chaudes étables. A peine aperçoit-on quelquefois la trace du bœuf docile, qui conduit lentement, à l'entrée de la cabane, le bois que le bûcheron a coupé dans la forêt prochaine. Les oiseaux ont abandonné les bocages. On ne voit plus voler que la solitaire mésange, qui chante malgré la froidure, le petit roitelet, qui sautille çà et là, et le moineau hardi, qui vient familièrement à la porte de nos cabanes becqueter les grains qui sont à terre.

« Oui, chaque saison a ses beautés ; après le printemps si riant, après l'été si magnifique, après l'automne si riche, l'hiver a aussi ses charmes. » G.

RÉCITS HISTORIQUES.

OPIUS.

Un sénateur romain, nommé Opius, avait été placé sur la liste de proscription, dressée par les triumvirs. Il était si cassé de vieillesse, qu'il ne pouvait s'enfuir et se dérober au sort qui l'attendait. Il avait un fils qui était dans la vigueur de l'âge, et dont le nom n'était point sur la liste fatale. Les tyrans avaient prononcé la peine de mort contre ceux qui cacheraient un pros crit ; mais le jeune homme n'hésita pas à s'exposer à tout pour sauver son père. Pour qu'on ne pût pas le reconnaître, il le couvrit de mauvais haillons, et, se rendant méconnaissable, il le chargea sur ses épaules, et traversa Rome en demandant l'aumône, comme un mendiant qui porte un autre mendiant estropié. Il traversa ainsi l'Italie sans être reconnu, et arriva en Sicile, où Sextus Pompée donnait asile aux proscrits.

La renommée publia bientôt dans Rome cet exemple de tendresse filiale. Il restait encore aux Romains assez de grandeur d'âme pour admirer la vertu ; ils dirent tous, d'une voix unanime, qu'on devait épargner le père en faveur du fils. Les tyrans ne purent s'y refuser ; ils annulèrent l'arrêt de proscription qu'ils avaient lancé contre Opius, et lui permirent de revenir à Rome avec son fils.

Le jeune homme goûta alors dans toute sa plénitude la joie d'avoir sauvé la vie à son père. Il se hâta de faire ses préparatifs pour le reconduire à Rome. Il jouissait par avance du plaisir qu'il éprouverait en y entrant.

Son imagination lui représentait ses parents et ses amis réunis pour l'attendre aux portes de la ville, et versant des larmes de joie en embrassant Opius, dont ils avaient pleuré la mort, qu'ils regardaient comme certaine. Mais les décrets impénétrables de la Providence en avaient ordonné autrement ; ce respectable vieillard mourut avant d'arriver à Rome. Son fils, après lui avoir rendu les derniers honneurs, continua sa route vers cette capitale.

Il y fit une entrée moins brillante, mais aussi glorieuse que celle d'un triomphateur. Le peuple l'attendait en foule, et annonça, par des cris d'allégresse, la satisfaction que lui causait sa présence.

Pour réparer l'outrage qu'on lui avait fait en mettant son père au nombre des proscrits, on l'éleva à une des premières dignités de la république : on le nomma édile. Il se trouvait par-là chargé de subvenir à la dépense des jeux solennels ; mais ses biens avaient été confisqués, et il ne lui était pas possible de remplir les devoirs de sa dignité. Tout le monde lui donna alors des preuves éclatantes de l'estime qu'on avait pour lui ; les artistes qui fournissaient les décorations des théâtres, allèrent le prier d'accepter, sans aucun salaire, leurs soins et leurs travaux. Les riches, afin qu'il pût se procurer ce qui était nécessaire pour les autres dépenses, lui envoyèrent des sommes très-considérables, mais avec des précautions si sagement prises, que ni le public, ni Opius lui-même, ne surent jamais d'où elles lui étaient venues. Les spectacles furent donnés avec l'éclat ordinaire ; non-seulement Opius put suffire aux frais des spectacles, il lui resta même assez d'argent après cette dépense, pour le dédommager des biens qu'il avait perdus.

A. L.

BARBEROUSSE, BARBE GRISE.

Le célèbre Lesdiguières, connétable de France, ayant formé le siège d'une ville dans le voisinage de Gênes, un de ses officiers lui dit que du temps de François I^{er}, le fameux Barberousse, roi d'Alger, n'avait pu prendre cette place, quoiqu'il fût maître de tout le rivage circonvoisin. Le connétable, qui avait alors plus de quatre-vingts ans, répondit :

« Eh bien ! Barberousse n'a pu prendre cette place ; mais, Dieu aidant, Barbe grise la prendra. »

La ville et le château se rendirent à lui peu de jours après.

VARIÉTÉS.

UNE AVENTURE EN CALABRE.

LETTRE A UN AMI.

Vous voulez, mon ami, que je vous conte quelque une des aventures qui sont arrivées en Italie. En voici une bien terrible, bien effrayante. Écoutez.

Un jour, je voyageais en Calabre. C'est un pays où les brigands et les voleurs abondent. J'avais pour compagnon un jeune homme de vingt ans. Dans ces montagnes, les chemins sont des précipices ; nos chevaux marchaient avec beaucoup de peine ; mon camarade allant devant, un sentier qui lui parut plus praticable nous égara. Ce fut ma faute ; devais-je me fier à une tête de vingt ans ? Nous cherchâmes, tant qu'il fit jour, notre chemin à travers les bois ; mais plus nous cher-

chions, plus nous nous perdions, et il était nuit noire quand nous arrivâmes près d'une maison plus noire encore. Nous y entrâmes, non sans soupçon; mais comment faire? Là, nous trouvons toute une famille de charbonniers à table, où du premier mot on nous invita. Mon jeune homme ne se fit pas prier; nous voilà mangeant et buvant, lui, du moins; car, pour moi, j'examinais le lieu et la mine de mes hôtes. Nos hôtes avaient bien mine de charbonniers; mais la maison, vous l'eussiez prise pour un arsenal. Ce n'était que fusils, pistolets, sabres, couteaux, coutelas. Tout cela me déplut, j'étais assiégé de soupçons. Mon camarade, au contraire, semblait être de la famille; il riait, il causait avec eux, et, par une imprudence que j'aurais dû prévoir (mais quoi! s'il était écrit...), il dit d'abord d'où nous venions, où nous allions, qui nous étions. Et puis, pour ne rien omettre de ce qui pouvait nous perdre, il fit le riche, promit à ces gens pour la dépense, et pour nos guides le lendemain, ce qu'ils voulurent. Enfin, il parla de sa valise, priant fort qu'on en eût grand soin, qu'on la mit au chevet de son lit; il ne voulait point, disait-il, d'autre traversin. N'aurait-on pas cru que cette valise était pleine d'or et de diamants? Quelle imprudence!

Le souper fini, on nous laisse; nos hôtes couchaient en bas, nous dans la chambre haute où nous avions mangé; une soupente, élevée de sept ou huit pieds, où l'on montait par une échelle, c'était là le coucher qui nous attendait, espèce de nid dans lequel on s'introduisait en rampant sous des solives chargées de provisions pour toute l'année. Mon camarade y grimpa seul, et se coucha tout endormi, la tête sur la précieuse valise. Moi, déterminé à veiller, je fis bon feu et m'assis auprès. La nuit s'était passée presque entière assez tranquillement, et je commençais à me rassurer, quand, sur l'heure où il me semblait que le jour ne pouvait être loin, j'entendis au-dessous de moi notre hôte et sa femme parler et se disputer; et, prêtant l'oreille par la cheminée qui communiquait avec celle d'en bas, je distinguai parfaitement ces propres mots du mari :

« Eh bien! enfin, voyons; faut-il les tuer tous les deux? »

A quoi la femme répondit : « Oui. »

Et je n'entendis plus rien.

Que vous dirai-je? Je restai, respirant à peine, tout mon corps froid comme un marbre; à me voir, vous n'eussiez su si j'étais mort ou vivant. Dieu! quand j'y pense encore!... Nous deux, presque sans armes, contre eux douze ou quinze qui en avaient tant! Et mon camarade, mort de sommeil et de fatigue! L'appeler, faire du bruit, je n'osais; m'échapper tout seul, je ne pouvais; la fenêtre n'était guère haute, mais en bas deux gros dogues hurlaient comme des loups.... En quelle peine je me trouvais! Imaginez-le, si vous le pouvez. Au bout d'un quart d'heure, qui fut long, j'entendis sur l'escalier quelqu'un, et, par les fentes de la porte, je vis le père, sa lampe dans une main, dans l'autre un de ses grands couteaux. Il montait, sa femme après lui, moi derrière la porte; il ouvrit, mais, avant d'entrer, il posa la lampe, que sa femme vint prendre, puis il entre pieds nus, et elle, de dehors, lui disait à voix basse, masquant avec ses doigts le trop de lumière de la lampe :

« Doucement, va doucement. »

Quand il fut à l'échelle, il monte, son couteau dans ses dents, et, venu à la hauteur du lit où le pauvre jeune homme était étendu offrant sa gorge découverte, d'une main il prend son couteau, et de l'autre.... ah!... il saisit un jambon qui pendait au plancher, en coupe un tranche, et se retire comme il était venu. La porte se referme, la lampe s'en va, et je reste seul à mes réflexions.

Dès que le jour parut, toute la famille, à grand bruit, vint nous éveiller, comme nous l'avions recommandé. On apporte à manger; on sert un déjeuner fort propre, fort bon, je vous assure. Deux chapons en faisaient partie, dont il fallait, dit notre hôtesse, emporter l'un et manger l'autre. En les voyant, je compris enfin le sens de ces terribles mots : « Faut-il les tuer tous les deux? » et je vous crois, mon ami, assez de pénétration pour deviner à présent ce que cela signifiait.

Voilà mon histoire; riez à mes dépens, rien de plus juste.

P. L. COURRIER.

PIERRE CORBEL.

ANECDOTE.

Le feu ayant pris à une cheminée d'un château près de Louzenan, le 20 mai 1784, un laboureur de cette paroisse, nommé Pierre Corbel, qui passait par-là en conduisant ses vaches au pâturage, entendant sonner l'alarme, quitte ses vaches, court au château, se saisit d'une couverture mouillée, se déchausse, monte sur une galerie attenante au château, et, sans échelle, sans aucun secours, se cramponne aux pierres d'attente du pignon, et, au grand effroi de tous les assistants, gravit et arrive sur le toit, à près de soixante pieds de hauteur. Il se traîne au pied de la cheminée, et là, avec la couverture mouillée, il arrête le progrès des flammes. Il descend ensuite par une échelle très-élevée et presque perpendiculaire, avec les pieds et les mains tout en sang.

Le maître du château a fait à ce brave homme, une pension réversible à ses enfants.

D.

MORALE DE L'ENFANCE.

SUITE.

Craignez un seul instant d'écouter la mollesse;
De faire vos devoirs soyez toujours en train :
Si vous les négligez aujourd'hui par paresse,
Vous aurez, mes enfants, plus de peine demain.

Ne pas perdre de temps est un point nécessaire.
Travaillez et jouez avec égale ardeur;
Fuyez la nonchalance, évitez la lenteur.
Il vaut mieux s'amuser que d'être à ne rien faire.

Il n'est rien, mes enfants, dont on ne vienne à bout
Avec du temps, des soins et de la patience.
On peut tout ce qu'on veut; ce n'est que l'indolence
Qui trouve à chaque instant des obstacles à tout.

Dans vos jeux, mes enfants, que votre cœur sensible
Ne fasse point souffrir d'innocents animaux.
Ils sentent comme vous; pourquoi causer leurs maux?
La moindre cruauté vous doit être impossible.

Le méchant se complait dans le malheur des autres;
Mais son propre malheur punit ses sentiments.
Si nous donnons à tous des peines, des tourments,
Personne ne plaindra, n'adoucir les nôtres.

MOREL DE VINDÉ.

TROIS OISEAUX.

L'oie à cravate n'est pas, à proprement parler, un oiseau de basse-cour comme les autres oies. Elle est plutôt destinée à faire l'ornement de nos jardins. Un savant naturaliste pense que cette espèce doit prendre place parmi les cygnes. L'oie à cravate est très-élégante. Son plumage est brun mêlé de gris. Elle a sur l'occiput et à la gorge une bande d'un blanc pur, tandis que son cou, souple, allongé est plein de grâce, est noir avec des reflets violets. L'oie à cravate habite le nord de l'Amérique; mais elle vit très-bien dans nos climats et s'y reproduit. Du temps de Buffon, on en voyait déjà sur les bassins de Versailles.

La chauve-souris dit dans une fable de La Fontaine :

Je suis oiseau, voyez mes ailes,
.....
Je suis souris, vivent les rats.

Nous l'appelons chauve-souris sans trop savoir pourquoi; les savants lui ont donné le nom de *chéiroptères*, qui veut dire animaux dont la main est devenue une aile. Les mœurs nocturnes de ce mammifère, la forme des membranes qui lui servent d'ailes, en ont fait un objet de dégoût depuis les temps les plus reculés.

Les chauves-souris sont insectivores et ne nuisent point aux récoltes. Les chauves-souris attendent l'heure du crépuscule dans un état d'immobilité constante, abritées des rayons du jour dans les cavernes, les clochers, les greniers ou les troncs d'arbres; elles sont suspendues par leurs pattes de derrière, dont les ongles recourbés en demi-cercle forment une ligne continue. Cette position leur permet de fuir à la moindre apparence de danger. Souvent elles s'accrochent les unes aux autres et forment ainsi des masses énormes.

Les chauves-souris se jettent avec une grande avidité sur les insectes qui voltigent encore dans l'air à la tombée du jour. On peut les pêcher à la ligne en amorçant, avec un insecte, un hameçon que l'on agite dans l'air.

La chauve-souris nous est une transition naturelle pour arriver à un oiseau de nuit appartenant à l'ordre

des rapaces nocturnes et qu'on appelle la *chouette*. La couleur de son plumage est assez uniforme : le brun, le gris, le fauve, le blanc, variés de mouchetures et de rayures, sont les teintes qui sont dominantes.

Les chouettes se nourrissent de proies vivantes qu'elles attendent au passage, immobiles et perchées sur une motte de gazon, sur une branche ou sur un bloc de pierre; quelquefois elles poursuivent leur proie en traversant les airs d'un vol rapide et silencieux.

Le cri nocturne de la chouette a un caractère funèbre et doux qui a un certain charme pour les esprits rêveurs. M.



L'oie à cravate.

LA COLÈRE.

Un moine pieux, dans les premiers siècles du christianisme, se laissant souvent aller à des mouvements de colère dont il se repentait un instant après, dit en lui-même :

« Je vais quitter mes frères; je m'en irai dans le désert; là, n'ayant personne avec qui je puisse avoir quelque démêlé, je ne craindrai plus que la colère vienne m'attaquer. »

Il se retira dans la solitude et s'établit dans le fond d'une caverne. Mais il arriva que sa cruche, qu'il avait remplie d'eau, se renversa deux fois de suite. Cet accident le mit dans une si grande colère, qu'il jeta la cruche et la cassa.

Aussitôt, rentrant en lui-même, il dit :

« J'étais dans l'erreur; car, quoique je sois seul, la colère m'a encore vaincu; puis donc que partout je me trouve exposé aux mêmes tentations, il vaut mieux m'en retourner auprès de mes frères; avec de la patience et la grâce de Dieu, je viendrai bien à bout, du moins je l'espère, de me vaincre. »

X.

DÉMONAX.

Le philosophe Démonax faisait un jour des reproches à un athlète de ce qu'après avoir remporté la victoire aux jeux olympiques, il s'abandonnait à la mollesse. Cet homme reçut fort mal son avis et lui jeta une grosse pierre à la tête. Les assistants,

indignés, conseillaient au blessé d'aller trouver le magistrat :

« Je vais plutôt trouver le médecin, dit le philosophe; il faut guérir le mal avant de penser à s'en venger. »



La chauve-souris